

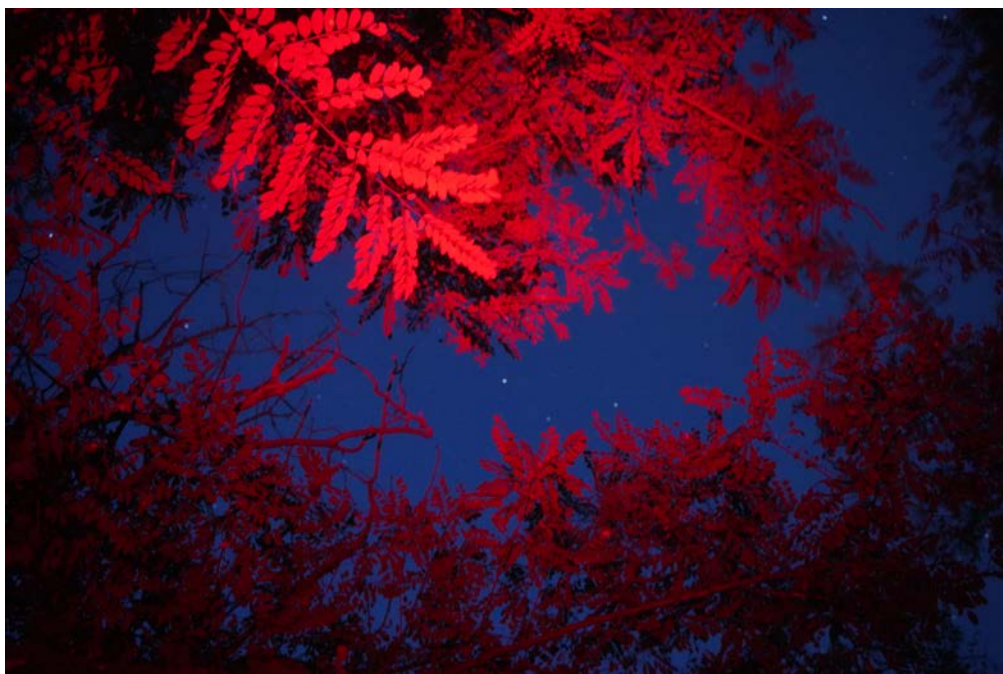
VII.I

LOINTAINE ANATOLIE NOCTURNE

-

MOONSHINER

askindji : unité ottomane de cavalerie légère
raki : anisé



Passé le Bosphore je cherchais l'ivresse. Le voyage ne faisait que commencer, ou presque. Cherchant le contact de la nuit pour pédaler sous la lune, en tournant les jambes comme un fou, comme un *derviche* tourne sur lui-même pour entrer dans la transe.

Le peuple dissipé d'Istanbul restait dans l'étroitesse de son détroit et je fondais vers un nouveau continent.

La nuit est le temps des contrebandes. On donne à des groupes dissidents de la nuit des noms qui brillent avec le clair de lune. Aux Etats-Unis et pendant la prohibition, des maîtres distillateurs faisaient suer des alambics pour tirer le jus évaporé d'un moût de maïs, enivrés des vapeurs. Leur travail s'effectuait la nuit, dans le fond des granges. Leur travail illicite se faisait au clair de lune. Ces distillateurs de la nuit portaient le nom de *MOONSHINERS*.

Être tourné vers l'Est, c'est aussi se tourner vers les levers de Lune.

AD FIRAT. A L'EUPHRATE.

L'Euphrate n'est pas sur ma route pour aller en Chine. Mais avant le départ de mon voyage, je n'écartais aucune possibilité de m'en écarter pour d'autres découvertes.

Maintenant que j'avais l'estomac noué des cris de guerre un peu partout, je souhaitais prendre le large de pénibles accablancements. On disait que le 20^e siècle était celui des guerres. Tous les siècles l'étaient.

De loin, on me disait *Attention en Israël !, Tremblement de terre en Afghanistan !, Ne vas pas en Arménie!* Bien sûr, je ne tenais pas rigueur à mes proches préoccupés de mon état, mais à cette insémination télévisuelle débordante. L'information, ou la soupe médiatique trop lourde à digérer derrière des écrans à l'odeur de sang. Je n'envisageais de ne rassurer personne à part ma mère, ni de consulter les oracles.

Les religions du Livre racontaient que la genèse de l'Armageddon commençait par l'assèchement de l'Euphrate. Je ne voulus voir que des fleuves et leurs micro-climats. M'y baigner peut-être. En tout cas, éviter les attroupements de la peur, si faciles à engraisser; bref, je ne vais pas refaire l'histoire de ce que l'on sait déjà...

En haute-mer on reste, par principe, temporairement injoignable avec le peuple de la terre, pour éviter la contagion d'une mauvaise nouvelle et ses effets à bord: panique, mutinerie, suicide.

Le contact avec l'entropie constante m'était pénible. Je ne demandais rien de tout cela.

Je ne vais pas le cacher : je cherche l'ivresse. Celle de l'effort, de la réconciliation de l'inconscient après les exagérations, dans l'épaisseur de la nuit, les poumons tourmentés de l'air d'altitude alors empruntées les routes de montagnes, quand le sang s'épaissit des tanins d'hémoglobine. Exagérer un peu loin des écoumènes, et laisser place à toutes les pensées sauvages, non domestiquées, auxquelles on apprend à faire de la place avec le temps. Sans chercher le salut dans une bénédiction d'abandon, je ne pus compter que sur moi-même pour aller chercher ma source, loin des gravats auxquels on donnait toutes les rubriques, toutes les attentions. Un fleuve mérite de l'attention, fallait-il y arriver et ne pas employer ses nuits qu'à se morfondre dans son sommeil, comme une enclume dans un fond de glaise.

Si avoir une bonne santé est fait pour pouvoir en exagérer alors... jusqu'à l'Euphrate !

Je ne croyais pas rejoindre de si tôt des forêts de résineux et coucher sur des épines. A côté de Polonezköy - à 30km d'Istanbul - un parterre de lierre cherche son chemin à l'ombre des sapins, où des mues de cigales gisent un peu partout comme la chrysalide d'un été transmué. A peine aventuré dans les herbes hautes, un phasme me grimpe sur la jambe. Une forêt sessile qui n'a pas l'habitude d'être dérangée. Sous les arbres et leur écran qui me protège de l'humidité, je couche à la belle étoile.

La nuit est calme. Le chant des grillons apporte à la nuit un son métallique.

La pleine lune de septembre est pour bientôt; je sens mes cuisses charnues comme le support mécanique de mes genoux. L'endurance s'installe.

Les villes sont des camps de déconcentration pour moi, qui aie la curiosité trop agitée.

Et pourquoi devrait-on donner sa jeunesse à la ville ?

Une longue Turquie m'attend et la fièvre du voyage pourrait trouver un second souffle dans l'itinéraire des sables.

Chemins de sables, nuages qui s'étalent, voyage qui s'installe.

L'élan de chaque départ est un décollage qui offre la vraie lucidité qui elle, ne met jamais de côté les absurdités de son propos.

Les absurdités sont objectives:

- le surpeuplement de nos villes
- mon itinérance pour trouver du sens

Rien de nouveau.

J'avais passé Beşiktaş et tous les quartiers américanisés de la mégapole, étranger aux tentations, jubilant de légèreté acquise par tous ces départs.

Ouvert à aucune loi, déraciné de ferments inutiles.

La forêt où je me repose se débarrasse des miasmes de la capitale touristique.

Les ponts par-dessus le Bosphore délivraient Istanbul de son incontinence, à cheval entre 2 plaques terrestres, traversées par le détroit des courants vifs. Sur l'autoroute où je roulais torse nu sur la bordure droite et au-dessus du bras de mer, je me suis fait arrêter après le passage du pont vers Üsküdar par la douane qui me répète les hymnes dont j'ai l'habitude: *No no ! Prohibited ! Don't...* Et cætera. Je joue un peu l'idiot, passé de toute façon.

Il faut rappeler que c'est la nuit (*gece*) qui avait permis aux anatoliens de prendre place à Istanbul. En vagues d'exode massif dans cette ville, ils attendaient la nuit pour monter ce qui pût ressembler à un abri pour eux. Les matières utilisées devaient être simples, faciles à monter pour abriter la famille. En une nuit et parfois sur des terrains publics, les groupes montaient ce que l'on appelle des *gecekondu*, restés, dont la grandeur tentaculaire d'Istanbul hérite aujourd'hui. Parce que oui, si on veut passer ou faire de l'illégal, attendre la nuit est la plus naturelle des solutions.

Gecekondu, que la langue turque a dérivé en « taudis » signifie véritablement *dressé dans la nuit*.

Je roule vers la Mer Noire. Les aménagements du bord de mer font des villes adolescentes en mauvaise santé déjà. Ils ont tendu des toiles au-dessus de larges trottoirs, installé des équipements sportifs. Les matériaux noircissent déjà d'humidité. Toujours cet air de Venice Beach, du paysagisme d'école de jardinier avec des *Washingtonia* au tronc bien élagué et tous les pigeons bizet comme les derniers chainons de la civilisation humaine, qu'on voudrait qu'ils investissent les places comme à la République de Saint-Marc. Je me régale de *halva* (pâte de sésame sucrée) avant de me remettre en selle.

Au pied du massif du Taurus qui borde la mer sur son rivage sud, je quitte le littoral à Zonguldak.

Mon plan est simple: rouler le plus possible en cumulant les kilomètres le jour et la nuit. J'aimerais rouler 1 jour/1 nuit/1 jour sans pause comme un pont temporel, et trouver cette ivresse. Pour cela j'attendais la pleine lune.

Etaler l'efficiency de l'effort et sa concentration nécessite de penser long. Diffuser une hargne sans haine dans l'allongement du temps. Forcer à la limite, se garder du souffle. Rire de soi : évident ! On verra où je peux arriver.

Le calcaire du littoral cède sa place, dans les gorges de la rivière Yenice à une roche terne de silicates, avant d'atteindre les hauts-plateaux et leurs érosions galbées.

Un café à Karabük, le patron Ali Baba m'indique la direction des toilettes à la configuration intestinale, qui m'oblige à plier la nuque pour faire la petite commission. Le problème n'est peut-être pas l'exiguïté, mais de pisser debout.

Les turcs ont tous des moustaches. Le contact est facile.



Nuit nuageuse, nuit pulpeuse. Je voulais la pleine lune et une nuit blanche, je n'aurai qu'une nuit noire, un horizon de forçat dans une mine de charbon.

Quitté Karabük, le ciel envenimé d'épaisses masses noires grondait. Le vent soufflait les appels d'air d'un climat de tempête. Derrière moi: les éclairs. Devant moi: les éclairs. J'avais roulé toute la journée et voulais continuer toute la nuit. La pluie inévitable n'allait pas déjouer mes plans.

Je pensais à mon père qui éduquait son fils - moi - avant les compétitions de vélo: « Ne regardes pas derrière, juste devant. Donnes tout ce que tu as. Vas le plus vite possible! »

A la confluence des nuages noirs comme l'encre de seiche, la pluie battante succédait aux éclairs. Le corps n'est pas en sucre, on peut rouler longtemps sous la pluie. Je me passe un imperméable sur le haut du corps. L'eau du ciel une fois passée, la route évaporait son humidité comme un narguilé. Ou bien étaient-ce les djinns de la tempête qui reprenaient forme ?

La lune était finalement sortie, et la route depuis Araç, empruntait les premières côtes de l'Anatolie, des montagnes boisées d'espèces inconnues d'épicéas, des cathédrales de rapaces nocturnes.

Le bitume de la route brillait comme de la réglisse, un long déroulé de zan. La surbrillance de la Lune dévoilait des surfaces et j'évitais les salamandres nocturnes. Mon éclairage frontal perce l'enveloppe imbibante de la nuit. La fantaisie est possible au-delà des repères. La nuit, le sultan attend les histoires de Shéhérazade. Les Mille et Une Nuits sont des contes pour rester en vie.

On cherche l'ivresse pour s'aventurer là où on n'ose pas aller, pour des méfaits acceptables dans des territoires cachés, pour creuser des galeries et les creuser seulement. Se dégager de toutes les étroitures. Je pense à la baudroie abyssale, à la hyène rieuse.

La perception du paysage se transforme parfaitement la nuit. Mes yeux ne perçoivent plus la totalité de l'ambiance, et c'est mon corps qui traite les changements de reliefs, les bosses. La proprioception m'informe. La perspective est resserrée, le voyage est plus intérieur. Je lutte parfois longtemps contre la fatigue.

Mezzanote. Les forêts sont remuées et embusquées par des êtres furtifs. Je ne les vois pas mais je sais qu'ils sont tout près et mon inquiétude n'a pas de nom puisqu'elle n'existe pas. C'est un peu mon monde et ça ne fait pas de mal d'être à l'abri de certains regards.

Pour m'orienter, je n'ai que ma carte routière partielle (en russe je le rappelle), qui ne m'indique rien des particularités du territoire à part son étendue. La montagne est rude, et ce n'est pas une honte si je dois louvoyer pour franchir les longs kilomètres cotés 10%. Je progresse lentement vers Boyalı un village de montagne qui n'arrive jamais.

Le principe de la dynamo est simple: tant qu'on met de l'énergie dans la pédale, on a de la lumière. Plus la dynamique est lente, plus la lumière faiblit. Cela m'intéresse.

Mon énergie était par sa physique, le pourvoyeur de ma vue. Le système-mouvement aurait pu être perpétuel si je n'avais pas à alimenter l'appétit de mon organisme et son sommeil. L'énergie était ainsi transformée que je ne devais pas m'arrêter si je voulais pouvoir continuer.

Le principe de la dynamo me faisait comprendre qu'il fallait avancer pour voir.

Durant de longues années j'avais été barman - mixologue pour les artisans du spectacle. Je connaissais la nuit, la Chartreuse et autres philtres magiques, mais ils n'étaient que des essences infimes du monde, des réduits tirés par des alambics; je cherchais une autre ivresse. L'ivresse d'un monde.

Je parle d'un distillat blanc-clair qui innerve tout l'être dans le prolongement des efforts. Un distillat qui écarte la crainte du retour impossible, prêt « si jamais » à tirer un trait sur le côté, à tirer un trait sur le repos, oui. Une ivresse d'existence aspirée par la grâce, quand on n'a plus peur de n'être personne, adonné au silence sous le regard du peuple nocturne, invisible. Un effort long et dépourvu d'acide lactique, sans viscosité, avec fluidité, qui s'avance comme un chat sur ses coussinets, d'un pouls comme une houle de Grand Frais, et le sang comme la fonte d'un glacier au printemps.

C'était ça mon ivresse. Est-ce plus étrange de pédaler toute la nuit que de s'enivrer à mort dans des comptoirs ?

Dans la lueur de mon éclairage, j'ai vu les animaux de la nuit turque. Ils ont croisés ma route : des lièvres, un chacal, et même un âne blanc au milieu de la route. Des salamandres et des araignées

aussi. Des chouettes je n'ai entendu que la Hulotte. Le chacal ressemble au renard avec un air de filou, mais une queue plus courte et le postérieur plus relevé. Ces animaux n'ont que faire de nos couvre-feux et de nos confinements.

Sur les bords de la route des éclats de verre blancs et ambrés brillent un peu partout comme les ornements des brisures du passé.

A être trop raisonnable et n'avancer qu'ajouré sous des zéniths cuisants, on pourrait finir par n'être que dans l'ombre de soi-même.

Me trompé-je en disant que les hommes de foi cherchent l'ivresse éternelle ?

Les chamans dans leurs rituels, les prêtres dans le Beaujolais béni, le tao du vin des poètes chinois, les vaudous d'Haïti, et les bonzes tibétains sur le chemin de l'Illumination ? (liste plus courte que la réalité).

Je me souviens de ma première écoute de la musique de Terry Riley, dont j'avais emprunté un album à la bibliothèque de Lyon pour la pochette énigmatique de l'album dont le titre était: *Persian Surgery Dervishes*. Les longues boucles organiques m'avaient envoûtées comme les Derviches et autres soufis qui cherchent l'extase dans un mouvement transcendantal.

Même dans un culte de restrictions, les ottomans ne se refusaient pas une petite goutte de temps en temps et les archives l'attestent. Pendant les longs sièges et aux abords des tentes, les *askindjis* ne disaient pas non à une petite goutte de *raki*.

Toutes nos guerres n'auraient jamais été si braves sans l'ivresse des soldats, sans gin et sans le déracinement de la raison. Qu'avais-je manqué dans ma vie à trop raisonner avant de me jeter dans la marmite ? C'est toujours tard que l'on se prouve de quoi on est capable.

Je roulais, voyais des animaux, et n'écarterais aucune question surgie du néant qui n'attendait que la nuit pour sortir. Un continent émergeait.

Si j'écris, c'est pour archiver les sons de la nuit - aussi.

« A cet instant subtil où l'homme se retourne sur sa vie, Sisyphe revenant vers son rocher, contemple cette suite d'actions sans liens qui devient son destin, créé par lui, unies sous le regard de sa mémoire et bientôt scellée par sa mort. Ainsi persuadé de l'origine toute humaine de tout ce qui est humain, aveugle qui désire voir et que la nuit n'a pas de fin, il est toujours en marche.

Le rocher roule encore.

Je laisse Sisyphe au bas de la montagne.

On retourne toujours son fardeau, mais Sisyphe enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers. Lui aussi juge que tout est bien; cet univers sans maître ne lui paraît ni stérile ni futile, chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul forme un monde.

La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme.

Il faut imaginer Sysiphe heureux. »

Camus

Et puis après le poids des paupières qui se ferment, une aurore arrive enfin. On se sent moins seul et délivré. Le corps retrouve son rythme circadien, c'est moins difficile de garder le rythme. Le jour reprend le rythme et la nuit est derrière comme une grande tâche. Voyager, c'est voir les pays dans la nuit.

Les premiers oiseaux s'exclament pour ce que l'on prend pour « gaiement », et c'est reparti. Un café turc et c'est encore mieux. J'attends que le marc se décante dans le fond de la tasse; un nouveau jour commence.

Au-delà de mes navigations nocturnes, j'observe le ciel d'Anatolie de nuit.

Le ciel et sa fraîcheur la feraient un royaume pour petits astronomes. Le Lion a sa permission de sortie avec la Grande Ourse.

Il y a dans le mot *Anatolie*, quelque chose de stellaire. Comme sur le drapeau des pays islamiques, quelque chose de lunaire.

Et si on remplaçait le mot *Courage* par *Ivresse* ?!

Je négociais chaque jour plus de 150km à vélo, embarqué dans le bateau ivre du voyage. Mon corps ne manifestait aucun signe de douleur ni de lassitude; au contraire.

Et même si je fais la litanie d'une ivresse recherchée, je ne buvais pas d'alcool sous ma tente. Peut-être une fois ai-je cédé au *raki* comme l'opalescence de mes rêves troublés me tenait un peu éveillé.

Le voyage était encore long.

Et je me le répète... Inlassablement... Le voyage est encore long... Comme on sentirait maintes fois le parfum d'un bâton de cannelle parce que c'est bon...

L e v o y a g e e s t e n c o r e l o n g

-

La Nature dût bien avoir un projet pour la Nuit, puisqu'elle lui avait donné un mammifère volant; le seul: la chauve-souris.



Ne cherche-t-on pas l'ivresse pour récupérer un instant l'enfant que nous étions ?

Le 06 novembre 2023, Tbilissi